

PAGE DES ENFANTS

Le Déjeuner de Monsieur le Curé

RÉCIT CRÉOLE

C'était non loin des côtes d'Afrique. Un bon curé s'arrêta dans la case de Joseph et de Jeanne, vieux ménage nègre, ouailles pieuse et fidèles s'il en fut.

—Bonjour, mes amis !

—Bonzour, mon Père.

—Eh bien ! comment ça va ?

—Ça va bien, mon Père.

—Comme vous voyez, je vais faire mes visites ; je me suis d'abord arrêté chez vous pour vous demander à déjeuner, si vous voulez bien ?

—Oh ! oui, mon Père.

—Mais vous savez, un déjeuner bien simple ; du riz, des brèdes, ça suffit.

—Oui, mon Père.

—Allons, mes amis, je vous quitte, mais pour revenir bientôt, et alors déjeunerons ensemble et tout en déjeunant nous causerons.

Le curé parti, maman Jeanne dit à papa Joseph :

—Oh té ! té l'a entendu que ça m'sié l'kiré l'a dit : riz, brèdes, ça siffit ! Mais que veut dire, ça siffit ?

Le vieux nègre a regardé sa femme, son air est devenu perplexe ; comme tout homme en présence d'une grosse difficulté, il se gratte la tête, signe de réflexion et d'embarras, puis, pensif, il répète : Oui, quo ça un ça siffit ???

Mais hélas ! vainement, il passe et repasse la main dans sa vieille cheve-crêpe pour savoir ce que peut bien être un "ça siffit," aucune idée ne veut germer et il murmure : "M'y connais pas que ça ça ça siffit."

Tout à coup, ses yeux brillent, il a enfin "imaziné" quelque chose :

—Attends un peu, Spère in pé pa ! Jean, ça c't'in homme qui n'a na beaucoup, l'esprit, li parle latin comme m'sié l'kiré, il doit connaître que ça ça ça siffit.

—Té n'as raison, allez voir pa Jean, ça c't'in famé z'homme."

Sur ce, papa Joseph, sa vieille pipe entre ses grosses lèvres, se dirige vers

la case de son camarade assez voisine de la sienne.

Papa Jean est devant la porte de sa très moderne demeure : papa Joseph l'aborde :

—Oh té ! ti connais pas, m'sié l'kiré l'a véni la case, l'a dit comme ça : li va dézèner ensemb'e nous donne à li, riz, b'è les, ça siffit." Et Joseph continue en demandant ce que veut dire M. le Curé, ce que l'on entend par "ça siffit ?"

Jean, malgré toute sa science, est aussi embarrassé que Jos ph ; cependant un homme qui parle latin comme monsieur le curé ne doit pas s'avouer vaincu ; il engage son camarade à rentrer au logis en lui promettant une réponse.

Notre homme, docile, tout en fumant comme une cheminée, rentre chez lui ; son vieil ami ne tarde pas à le rejoindre et le salue ainsi, tout prêt à lui donner une explication catégorique :

—"Ti connais pas que ça ça ça siffit ? Eh ben, c'tin mot latin, ça vé dire : la qué ton bourrique !

—La qué mon bourrique ?

—Oui, mon cer ami, ça la qué ton bourrique !"

Joseph et Jeanne étaient atterrés à la pensée que M. le Curé avait manifesté le désir de dévorer la queue de leur animal, leur petit bourriquot, fidèle compagnon de leur labeur, confident de leurs peines, et ami dévoué, en quelque sorte membre de leur noire famille.

Le pauvre Joseph reprit, avec des larmes dans la voix :

—M'sié l'kiré vé manzé la qué mon bourrique !

—La qué d'nout'pove bourrique !" répète Jeanne comme un écho plaintif.

Après quelques instants donnés à la douleur, Papa Joseph résigné se prononce :

—Que ça va faire ? M'sié l'kiré vé manzé la qué de nout'pove bourrique, faut donc à li manzer."

Le vieux Jean déclare qu'il va les

aider à consommer l'opération et il en donne la méthode. On attachera la victime, Joseph tiendra la queue et Jean la coupera. Ainsi dit, ainsi fait. Jetons un voile sur cette triste opération accompagnée de braiments lamentables. La queue ne fut coupée qu'à moitié ; cette moitié fut confiée à la vieille négresse qui la fit soigneusement mariner et l'accommoda de son mieux, l'œil humide et murmurant : "Ça l'est drôle tout d'même, que m'sié l'kiré vé manzer la qué d'nout bourrique, jamais ma mazine ça !"

Monsieur le curé, à l'heure voulue, arrive. Bien vite maman Jeanne sert le déjeuner ; on lit sur ses traits la satisfaction d'être agréable au Père, mais aussi le chagrin de payer si cher cette joie. Le bon prêtre jetant un regard sur la table, reproche à ses hôtes de s'être mis en frais ; il pense que ces derniers lui offrent un produit de leur basse-cour et songe à les indemniser. Le curé prend place et attaque le fameux "ça siffit." A peine l'a-t-il entamé qu'il fait la grimace : la chair est coriace ; le cuir d'un hippopotame n'eût pas été plus dur.

—Excusez-moi mes bons amis, mais quelle viande m'avez-vous donnée là ?

—Ça siffit, mon Père.

—Ça siffit ? quel animal appelez-vous donc ainsi ?

—Vous-même l'a dit donne à vous : riz, brèdes, ça suffit ; nous l'a demandé pa Jean que ça ça ça siffit ; l'a dit comme ça : c't'in mot latin, ça vé dire : la queue de n'nout'bourrique.

—Comment ! vous m'avez servi la queue de ce malheureux animal ?

—Oui, mon Père.

—M's pauvres amis ! je vous demandais de me donner du riz, des brèdes et pas autre chose ; ça suffit voulait dire ; c'est assez ! Je suis vraiment désolé et touché que votre affection pour moi vous ait conduits à un aussi grand sacrifice. Mais je ne voudrais pas être moins généreux que vous. Comment votre âme a-t-il supporté cette triste opération ?